

# L'énergie nucléaire et la politique des mots

Sezin Topçu\*

\*Centre A. Koyré  
27 rue Damesme  
75013 Paris, France

Le langage est un instrument extraordinaire pour construire, porter, communiquer voire imposer un imaginaire relatif à des innovations techniques, ces puissances « fragiles » (Gras, 2003) qui pilotent largement nos sociétés de risque<sup>1</sup>. Car les mots ne sont pas uniquement le reflet d'une certaine vision du monde, ils participent activement à la construction de celle-ci (Austin, 1970). Porteurs de valeurs culturelles, politiques et symboliques, les mots (terminologie, paroles, discours) associés aux objets techniques agissent comme des « mythes », qui, pour suivre Roland Barthes, peuvent être entendus comme un système de communication, un message, un mode de signification. On ne saurait abstraire les mots ou les mythes de leur fondement historique dans la mesure où « le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la *nature* des choses » (Barthes, 1970, p. 182). Compte tenu de leur potentiel à servir d'outils puissants de communication, de publicité voire de propagande ; de leur capacité à façonner le monde en disant ce que le monde est, paraît être ou devrait être, les mots (les *mythes*) peuvent et doivent être abordés comme un instrument majeur de gouvernementalité (Foucault). C'est pourquoi il importe de prendre au sérieux les mots incorporés aux objets techniques, mots qui s'affichent souvent comme des formes naturalisées voire neutralisées des valeurs et des cadres de croyance dont ils sont porteurs, malgré le caractère profondément politique de l'innovation technique (Winner, 1986).

Cette contribution porte sur le rôle joué par les mots dans l'insertion ou la « domestication » (Callon, 1986) des centrales nucléaires. Nous nous intéressons plus généralement aux mécanismes à travers lesquels les sociétés occidentales, notamment la société française, très sceptiques vis-à-vis de l'énergie nucléaire dans les années soixante-dix, sont parvenues à accepter cette forme d'énergie, saluée à l'heure actuelle comme une filière « quasi-écologique ». Cet article n'a pas pour vocation de présenter une étude généalogique des mots du domaine nucléaire. Nous souhaiterions

---

1

Je remercie Dorio Ramos pour ses conseils précieux sur ce travail.

plutôt délimiter un certain nombre de pistes de réflexion et de recherche, peu explorées jusque-là, mais cruciales pour repenser la dynamique des rapports entre l'énergie nucléaire et la société.

### **La centrale nucléaire : de l'objet technique à l'être humain**

Les mots et les termes associés à la centrale nucléaire mettent en exergue, dans un premier temps, une volonté de la vêtir par des traits propres à l'être humain. Bien qu'ils ne relèvent pas forcément d'un acte programmé, ces mots insistent sur la « vie » promise par l'énergie nucléaire dite civile contre l'idée de « mort » portée par la bombe nucléaire. Le premier réacteur nucléaire expérimental français avait pour nom « Zoé » : « La vie » en grec ancien. Le nom Zoé (signifiant Zéro Oxyde d'uranium Eau lourde) fut proposé par Lev Kowarski en souvenir du nom que sa propre mère lui aurait donné s'il avait été une fille.

À l'instar de Zoé, un bon nombre de termes élaborés dans le domaine nucléaire, dont la plupart constituent des traductions directes ou quasi directes de la langue anglaise, font fortement allusion à une technique vivante, souvent humaine, parfois féminine. Ainsi, une matière radioactive est « fertile » ou « stérile », tout comme une femme, selon que ses noyaux, lorsqu'ils absorbent des neutrons, donnent des noyaux fissiles (e.g. l'uranium 238 est fertile car il conduit au plutonium 239). La matière radioactive est indispensable pour faire fonctionner une centrale nucléaire qu'on définit selon sa génération (génération 1, 2, 3, 4), de la même manière qu'on parle de générations humaines. Les centrales nucléaires évoluent, vieillissent, changent de génération.

Chaque réacteur nucléaire a un cœur : celui-ci caractérise la partie contenant des éléments combustibles et permettant les réactions en chaîne. Le cœur est impulsif (déclenche la réaction en chaîne), affectif (contient les matières sensibles), voire protecteur (ne lâche pas les matières sensibles à l'extérieur). Par opposition, la tête renvoie à la raison ; d'où, peut-être, la qualification des armes atomiques par le terme de « tête nucléaire », terme qui renvoie d'abord à l'intelligence humaine, là où il ne faut pas chercher d'émotion, de compassion, de valeurs.

Le cœur d'un réacteur contient des « cellules », notamment une « cellule chaude », i.e. l'enceinte destinée au traitement des matières radioactives. Il est doté de « boucliers » (i.e. blindage entourant le cœur d'un réacteur) qui lui permettent de se protéger, tel un soldat. Le cœur, tout comme les générateurs de vapeur et les pompes de circulation, fait partie d'un « îlot nucléaire » (i.e. la partie nucléaire de la centrale) tel un monde social à part, une sorte d'île utopique.

On parlera également de « l'excursion nucléaire », terme qui désigne l'augmentation très rapide et inattendue de la puissance d'un réacteur

au-delà de la puissance en fonctionnement normal. Pour mentionner une conjoncture préoccupante susceptible de déboucher sur une explosion (et donc sur une catastrophe), on a recours à ce terme qui autorise un recouplement avec « l'excursion diaphragmatique », ce mouvement d'élévation et de descente du diaphragme au cours de la respiration. Au cœur se joint ainsi le diaphragme. Il faut aimer la centrale qui a un cœur ; il faut savoir relativiser ses « excursions » : au fond ne peut-on pas prendre acte du fait qu'une centrale nucléaire a le droit, comme un organisme vivant, de respirer ? Droit d'autant plus légitime que cette dernière « ne fume pas », comme nous l'assurent les industriels.

### **Au-delà de la vie : le « sacré »**

Si la centrale nucléaire est ainsi matérialisée par des propriétés biologiques, l'imaginaire investi en elle semble pourtant plus complexe. Les centrales nucléaires sont presque humaines, comme nous ; elles doivent donc faire partie de notre paysage, notre culture, notre société. Mais elles sont aussi différentes de nous au sens où elles possèdent, de par leur organisation et leur puissance, de nombreux attributs qui évoquent le sacré.

Le mot « sacré » a pour origine le mot latin « sacer » qui signifie à la fois « si pur et saint » que cela est sacré, et si « impur et affreux » que cela est sacré. Pour citer Gregory Bateson (1996, p. 357), « c'est comme si on avait une échelle : à l'extrémité la plus pure, on trouve le sacré ; on passe alors au centre, vers le séculaire, le normal, le quotidien, et puis, à l'autre extrémité on retrouve le mot *sacer* qui s'applique cette fois au plus impur, au plus horrible ». L'énergie nucléaire semble pourvue des signes sacrés qui se situent précisément sur deux plans, comme le constate Jean-Pierre Dupuy (2006, p. 103) : « l'histoire du nucléaire civil et militaire n'est pas celle d'une ascension progressive vers la rationalité, mais celle de l'émergence, formidable et dérisoire, de fausses transcendances, de *sacralisations secondaires* qui ont nom la Bombe et la Technique ».

► Sur un premier plan (le sacré d'ordre « pur »), il est question de l'imaginaire collectif investi dans l'énergie nucléaire. En France, l'énergie nucléaire est fortement associée, lors de sa mise en œuvre, à l'identité nationale, à la grandeur de l'Hexagone et à celle de la science française (Hecht, 2004), au point de s'imposer pendant longtemps comme la voie « unique » pour la France. Au début, les centrales nucléaires étaient d'ailleurs souvent qualifiées de « cathédrales du XX<sup>e</sup> siècle ». La visite des centrales offerte au public à partir des années 1970 dans le but de faire face à la contestation antinucléaire dépassait alors une simple volonté de faire connaître cet objet technique, comme un spécialiste d'EDF l'explique : « Voir la centrale, la toucher, la visiter, voir les gens qui y travaillent, leur

parler est beaucoup plus probant que tous les arguments du monde (...). Psychologiquement, revêtir la blouse blanche et les surbottes et pénétrer dans la centrale, c'est un « baptême de l'atome » analogue au « baptême de l'air » pour le civil ; c'est un rite de passage, un exorcisme, une conjuration pratique de la peur » (Timbal-Duclaux, 1977, p. 15).

De même, le nom du prototype du réacteur à neutrons rapides, *Phénix* (dont le successeur s'appellera d'ailleurs Superphénix), témoigne de l'imaginaire investi en lui. Le Phénix, oiseau fabuleux qui renaissait de ses cendres, était, chez les Anciens, le symbole de l'immortalité de l'âme, voire de l'éternité. Le réacteur nucléaire à neutrons rapides est précisément chargé de cette symbolique. Il vient ainsi combler la faiblesse de l'homme mortel ; il confine dans une enceinte, jusqu'à l'infini, le génie de l'homme. Il attribue à l'homme une immortalité tangible et le rend créateur et maître du temps.

Enfin, l'opération *Plowshare* (« soc de charrue » en français) lancée par les États-Unis dans le cadre de *Atoms for Peace* pour réaliser, à partir de 1957, une quarantaine d'explosions dites « civiles » fait une allusion explicite au texte du prophète Isiaï : « De leurs épées, ils forgeront des socs de charrues » (Barrillot, 2005, p. 18). On prétend alors que, tout comme l'homme de foi qui saura faire bon usage de son épée pour forger des socs de charrues, l'homme du nucléaire saura manier la bombe pour faire fleurir les déserts, déplacer les montagnes, ouvrir des gisements de gaz et de pétrole, voire détourner les fleuves sibériens vers la mer Noire.

Un tel imaginaire n'est pas dissociable de la symbolique de puissance voire d'immortalité incarnée par la bombe. Günther Anders associe la toute-puissance procurée par la bombe à une « théologie atomique », « notre statut divin », « celui qui nous a fait passer du statut d'êtres possédant une grande puissance à celui d'êtres tout-puissants (...) cette « toute-puissance » fait référence au fait que nous avons désormais entre nos mains le pouvoir apocalyptique de décider de l'existence ou de la non-existence de l'espèce humaine » (Anders, 2006, p. 36). L'explosion de la première bombe atomique de l'histoire confirme la thèse du philosophe, ne serait-ce que par les mots qui la qualifient : elle s'appelle le « Trinity Test » (en référence nette à un pouvoir divin) de même que l'endroit où elle a été réalisée, au milieu d'un désert dénommé *Jornada del Muerto* (Voyage de la Mort), est baptisé le « Trinity Site ».

➤ Si les espoirs de salut furent souvent attachés à des innovations technologiques majeures telles que la machine à vapeur, le train, le téléphone ou l'ordinateur, la sacralisation du nucléaire a ceci de singulier qu'elle semble relever également de la dimension *sacrificielle* de cette technique. Celle-ci, située sur un deuxième plan du sacré (d'ordre « impur ») est imputable à l'envergure des risques nucléaires et au surgissement des victimes des bombes

atomiques, des essais nucléaires, des accidents, mais aussi de l'irradiation à proximité des centrales ou dans le milieu du travail. L'organisation des centrales nucléaires, en tant que grands systèmes techniques à haut risque, partage de ce fait de réelles similitudes avec des lieux sacrés, tels une cathédrale ou un temple. À l'instar d'une église constituée d'enceintes successives dont l'accès nécessitait, à l'origine, un niveau d'initiation, chaque installation nucléaire est caractérisée par des zones distinctes : une zone surveillée puis une zone contrôlée avec ses subdivisions : verte, jaune, orange puis rouge qui est la zone interdite. L'accès aux différentes zones nécessite des formations, des équipements et des vêtements spécifiques. On peut aussi voir d'un autre œil le cœur d'une centrale nucléaire en établissant une analogie avec le chœur d'une église. De même que ce dernier constitue la dernière enceinte pour arriver au sanctuaire, le cœur d'une centrale nucléaire constitue le lieu ultime qui mène à l'interdit (i.e. la réaction en chaîne).

### **Tchernobyl: un échec « divin » ?**

On ne s'étonnera pas, dans ce cadre, que même les cas avérés de fragilité des machines nucléaires font l'objet d'un réinvestissement symbolique. À la suite d'une catastrophe majeure (Tchernobyl, 26 avril 1986), un « sarcophage » est construit pour confiner la centrale. Le choix du terme n'est pas anodin ici. Le sarcophage vient du mot latin *sarcopagus* qui signifie « qui mange, détruit les chairs ». C'est aussi le nom donné au tombeau dans lequel les Égyptiens mettaient les corps de leurs grands hommes avec la croyance que le tombeau devait assimiler le cadavre. De manière similaire, le sarcophage correspondait, dans les rites d'enterrement de la Grèce antique, à un instrument qui évacuait les fluides des corps nobles afin de les préparer à leur vie future et leur apporter l'immortalité. On compte aujourd'hui, hormis les sarcophages des pharaons ou celui où repose le corps de Lénine (à Moscou), le sarcophage de la centrale nucléaire de Tchernobyl, dont le réacteur n° 4 - précisément celui qui est « entré en fusion » - est d'ailleurs surnommé « Lénine ». À l'instar de la révolution communiste, le sarcophage de Tchernobyl incarne en un sens la rupture « révolutionnaire » opérée par ce terrible accident dans les rapports que l'homme entretient avec l'espace, le temps, la nature voire son propre corps : la machine nucléaire se voit ainsi attribuer une grandeur voire une immortalité, qualités qu'on avait jadis associées à Lénine, momifié tout comme un pharaon. N'atteste-t-on pas ainsi que l'énergie nucléaire domine désormais l'homme, son créateur ? Domination extraordinaire quand on considère que la souffrance de tant d'humains *morts* ou *évacués* juste après l'explosion semble concentrée dans le symbole du sarcophage qui est censé (comme en Égypte et en Grèce antiques) détruire le *cadavre* (radioactif) ou *évacuer* le corps (centrale) (Petryna, 1995). Le sarcophage suggère en tout cas une analogie entre l'évacuation des

populations et celle de la radioactivité. À la suite de la catastrophe, environ deux cent mille personnes ont fait l'objet d'une évacuation, phénomène de déterritorialisation ou d'arrachement d'une terre désormais réduite à une « zone » géométrique (d'un rayon de 30 km). Deux cent mille autres hommes (pour la moitié des militaires), dits les « liquidateurs », se sont vus attribuer la tâche de décontaminer le site et la zone évacuée. Si l'idée de « liquidation » évoque inévitablement la chasse systématique appliquée aux opposants du régime stalinien, ne transforme-t-elle pas, par là même, le nucléaire en un phénomène d'ordre totalitaire ? Le terme de liquidateur ainsi que celui de sarcophage expriment, peut-être malgré la volonté de ceux qui les ont retenus, un événement d'exception mais bien réel : la contamination radioactive impose une évacuation non seulement des radioéléments mais aussi des populations, tels des ennemis déplacés ou déportés en temps de guerre.

Le sarcophage confine enfin la catastrophe nucléaire au sein d'un monument qui doit l'exposer au public, au point parfois de l'esthétiser, à l'instar de l'Obélisque du *Ground Zero* (Nouveau-Mexique) érigé à la suite des catastrophes d'Hiroshima et de Nagasaki. Admettons, avec Sloterdijk, que « dans la modernité il n'est plus possible de donner un sens métaphysique ou moral aux grandes catastrophes, on ne peut plus simplement orner de légendes morales les images des catastrophes. À mesure que la lisibilité des catastrophes cesse, leur visibilité phénoménale et esthétique se dévoile » (Sloterdijk, 2000, p. 99). C'est précisément le cas de l'accident nucléaire du fait de son incroyable capacité à rendre inhabitables des territoires entiers.

### **La mission sacrée ou « l'héroïsme » de l'homme irradié**

*Sarcophage* est aussi le nom d'une pièce de théâtre écrite peu de temps après l'accident de Tchernobyl. Elle mettait en scène, entre autres, un certain Monsieur « Immortel », ex-ouvrier de la centrale, irradié dans un accident au plutonium et hospitalisé pour cause de blessures graves (Petryna, 1995, p. 197). Au-delà du fait de devenir, par le truchement de l'irradiation, un homme hybride (homme-sievert, homme-nucléaire...) incarnant dès lors la présence presque éternelle de certains radio-éléments, M. Immortel devait sans doute son immortalité au caractère « sacré » de la mission qui lui était assignée.

Françoise Zonabend (1989) montre, dans son étude consacrée aux travailleurs de l'usine de retraitement de la Hague, comment l'imaginaire de l'homme irradié se fabrique. L'appréciation très différente des deux phénomènes d'irradiation et de contamination - proches dans leur finalité en ce qu'ils aboutissent biologiquement à l'infiltration de la radioactivité dans l'organisme humain - en constitue un aperçu. La contamination (par les poussières radioactives par exemple) y est estimée comme une anomalie,

une tache de saleté alors qu'on a fait de l'irradiation quelque chose de positif, de propre, voire de mythique. La notion de saleté y est absente et est remplacée par la notion d'héroïsme, le travailleur irradié étant perçu comme fort et courageux car ayant *résisté* aux rayonnements. De surcroît, on surnomme « actifs » ceux qui travaillent dans le milieu ionisant (appelée « zone contrôlée ») de l'usine, alors que les autres travailleurs sont qualifiés de « stratifs », comme si leur travail était moins valorisant voire secondaire car peu lié à l'action, l'engagement et la réussite. Parmi les actifs, on surnomme d'ailleurs de « kamikazes » ceux qui n'ont aucunement peur d'entrer dans la zone : le suicide volontaire (i.e. l'acte du kamikaze) sous-tend ainsi de manière symbolique le travail. À l'inverse, les actifs qui agissent de manière prudente et qui prennent les mesures de précaution nécessaires sont qualifiés de « rentiers », comme si la protection de la vie était en quelque sorte incompatible avec le fait de gagner sa vie.

Un tel imaginaire de l'homme irradié (opposant « kamikazes » aux « rentiers ») ne relève-t-il pas d'une sacralisation qui se situe entre les deux plans extrêmes du « sacré », celle qui consiste à se dédier à la technique (niveau « pur ») jusqu'à y sacrifier sa vie (niveau « impur »)?

### **L'inépuisable tension entre le sacré et le profane, le normal et l'exceptionnel**

Nous avons analysé jusque-là ce qui pourrait bien constituer une dimension quasi « sacrée » de l'énergie nucléaire. Nous souhaiterions aussi mettre en relief la façon dont cette dimension est devenue problématique avec l'irruption des critiques sociales, la mise dans l'espace publique de la question des risques nucléaires ainsi que l'expérience réelle des incidents et des accidents (Three Mile Island, Tchernobyl).

Nous nous trouvons ici au cœur de ce qu'on a appelé, en matière de communication nucléaire, la « désacralisation » du thème nucléaire. Celle-ci devient un objectif avéré à la fin des années 1970 dans le but de calmer les réactions antinucléaires, les peurs et les « fantasmes » (Stemmelen, 1983). L'ouverture des centrales nucléaires aux visites du public, la substitution des images diffusées des équipes d'entretien en vêtements spéciaux par des images de travailleurs « normaux », l'adoption d'un discours plus modéré n'insistant point sur le fait que le choix nucléaire serait l'unique solution pour la France, font toutes partie de ce processus. Les mots deviennent dans ce cadre un objet important d'investigation (Delavigne, 2001). L'énergie nucléaire doit dès lors être dénudée de tous les aspects qui évoquent « l'exceptionnel » ou le « sacré », pour apparaître comme une forme d'énergie parmi d'autres. À titre d'illustration, on souligne désormais que la centrale nucléaire, à l'instar des centrales électriques thermiques, est d'abord une « grosse chaudière » où l'on fait simplement chauffer de l'eau.

De même, de nouveaux mots ou termes sont élaborés pour relativiser ou ne décrire que partiellement les risques nucléaires. Le mot « pépin », utilisé pour parler des incidents voire des accidents, est un exemple emblématique. À la suite de l'accident de Three Mile Island (1979), alors que les autorités américaines s'interrogeaient pour savoir s'il fallait évacuer la population (plusieurs centaines de milliers de personnes), *Le Monde* titrait son éditorial « Le pépin » (Belbéoch et Belbéoch, 1993, p. 16). Les fissures dans les réacteurs ont aussi gagné une appellation bien plus mesurée : « défauts sous revêtements ». Les expressions telles que l'« injection de sécurité » ou la « mise en œuvre de protections automatiques » sont forgées de surcroît pour ne pas parler d'« arrêt d'urgence », processus qui consiste à arrêter promptement la réaction nucléaire lors des péripéties dangereuses pouvant conduire à un accident. En alternative à la notion d'« accident nucléaire », la notion d'« urgence radiologique » est adoptée par les milieux experts à la fin des années 1970. On a en outre entériné le terme d'« événement » pour désigner les incidents et les accidents : l'échelle INES, instaurée en 1989 par un groupe d'experts de l'AIEA pour classer les accidents en sept catégories selon leur gravité s'intitule « l'échelle internationale d'événements nucléaires ». Les exemples étant abondants, nous aborderons succinctement la question des déchets nucléaires qui représente un défi fort pour l'environnement et pour l'homme en rendant presque obsolète la notion de contrôle social de la technique.

Force est de constater un effort avéré pour transformer les déchets nucléaires en quelque chose de banal d'abord, de positif ensuite, et de noble enfin. Tout d'abord, les déchets émanant d'un réacteur ne sont pas caractérisés d'emblée comme « déchets » mais sont appelés « combustibles usés » ou « combustible irradiés » en ce qu'ils subissent une opération (le retraitement). À travers « l'incinération des combustibles usés », on procède à la destruction en réacteur nucléaire d'actinides mineurs par fission et capture de neutrons. Or, en pratique, il ne s'agit pas de brûler ces déchets dans un réacteur, comme on brûle d'autres types de déchets, industriels ou ménagers, pour les faire disparaître. Il s'agit de transformer des déchets actifs sur des millions d'années en déchets actifs sur quelques milliers ou centaines de milliers d'années.

De façon convergente, le « cycle du combustible » désigne l'ensemble des opérations auxquelles le combustible nucléaire est soumis : l'extraction, le traitement du minerai, l'enrichissement, la fabrication du combustible, le retraitement, le recyclage des matières fissiles récupérées, la gestion des déchets. Le cycle du combustible suppose de concevoir une activité cyclique, i.e. fermée ou bouclée, alors que le recyclage des déchets récupérés est loin d'être entièrement achevé. Malgré tout, le terme de recyclage accomplit indéniablement sa mission discursive : il fait écho à l'univers quotidien des déchets et au domaine environnemental ;



il évoque même l'idée d'économies d'énergie (Freiman, 2004). Le terme de retraitement assume une fonction similaire. On insiste sur le fait que l'activité de retraitement (à l'usine de la Hague) permet de séparer dans les déchets ce qui est réutilisable et d'économiser ainsi le combustible. Cette opération de séparation, qu'on nomme le « tri », autorise en outre un rapprochement direct avec les déchets plus ou moins ordinaires, en particulier les déchets ménagers.

Au final, les déchets sont classés en tant que « déchets à vie courte » ou « à vie longue ». On amortit ainsi, comme l'explique un conseiller en communication, les connotations négatives du terme déchet en l'insérant dans un contexte de contrôle gestionnaire et en le situant sur un plan temporel (Freiman, 2004). Les trois voies distinctes de recherche retenues par la loi de 1991 pour la gestion des déchets à haute activité et à vie longue concernent la transmutation, l'entreposage et le stockage géologique en profondeur. On retiendra le soin avec lequel ce dernier terme est forgé: il se substitue au vieux terme d'« enfouissement » particulièrement évité pour apaiser les réactions car l'enfouissement suggère l'impuissance, le renoncement, voire l'opacité renvoyant à un acte fautif.

Toute une série d'opérations et de mesures s'impose pour rendre possible le transport, l'entreposage et le stockage des déchets. Un terme général, « conditionnement », les décrit. Ce terme, emprunté à la psychologie sociale, évoque à la fois l'idée d'une maîtrise (l'homme connaît ces matières dans tous ses états, jusqu'au plus profond) et celle d'une docilité (des déchets vis-à-vis de leur environnement). Le « compactage », « l'enrobage », la « vitrification », « l'incinération » constituent les différentes voies utilisées, selon le type des déchets, pour les *conditionner*. Les déchets conditionnés issus de ces opérations deviennent ce qu'on appelle des « colis ». Le terme colis évoque ainsi l'idée du quotidien, du banal mais aussi du petit. Il en va de même pour le terme « emballage » qui implique les composantes utilisées pour rendre les colis transportables.

Au-delà des mots qui normalisent les déchets pour les porter au même niveau que d'autres déchets industriels, on constate aussi des contextes où les déchets nucléaires sont presque habillés d'une valeur positive, voire d'une certaine noblesse. On désigne par « château » le conteneur spécifique servant à transporter certains déchets (combustibles usés, déchets vitrifiés). Les châteaux en question doivent être habillés d'une « robe » (système de blocage permettant le confinement des radionucléides), telle une princesse, avant d'entrer dans la « piscine », c'est-à-dire le bassin rempli d'eau destiné à l'entreposage des déchets en attente d'une décroissance radioactive suffisante. On projette ainsi l'image du luxe et du confort réservés à un être important, précieux, voire noble, qui mérite d'être soigné: on prend en charge les déchets, on les « valorise » (via le retraitement et le recyclage), on y met tous les moyens envisageables.

## Conclusion

Le langage politique, bien qu'il soit souvent associé à des régimes d'exception, peut indubitablement jouer un rôle primordial dans l'instauration de tous types de systèmes ou cadres de pensées (Hazan, 2006). L'intérêt de l'étude de la politique des mots liée à l'industrie nucléaire, domaine à haut risque qui a intégré la gestion de l'opinion publique comme une composante incontournable de ses activités, repose sur ce constat. Le fait que la politique des mots ne soit guère une singularité du domaine nucléaire et qu'elle touche l'ensemble des activités techno-industrielles doit être souligné. Il n'en demeure pas moins que la tension entre le « sacré » et le « profane », entre l'exceptionnel (« une industrie pas comme les autres ») et le normal (« une industrie comme les autres ») semble être une donnée propre à l'énergie nucléaire. Cette tension est d'ailleurs moins l'affaire des mots que celle des hommes, de ce qu'ils mettent en œuvre et de ce qu'ils doivent rendre acceptable.

## Bibliographie

- ANDERS G., 2006. *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à Plumes.
- AUSTIN J.-L., 1970. *Quand dire c'est faire. How to do things with words*, Paris, Seuil.
- BARRILLOT B., 2005. *Le complexe nucléaire : des liens entre l'atome civil et l'atome militaire*, Lyon, Observatoire des armes nucléaires françaises.
- BARTHES R., 1970. *Les mythologies*, Paris, Seuil.
- BATESON G., 1996. *Une unité sacrée. Quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil.
- BELBEOCH B., BELBEOCH R., 1993. *Tchernobyl. Une catastrophe*, Paris, Allia.
- CALLON M., 1986. Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. In *L'année sociologique*, n° 36, pp. 169-208.
- DELAVIGNE V., 2001. *Les mots du nucléaire. Constitution socioterminologique à une analyse du discours*. Thèse de doctorat en linguistique. Université de Rouen.
- DUPUY J.-P., 2006. *Retour de Tchernobyl. Journal d'un homme en colère*, Paris, Seuil.
- FREIMAN B., 2004. Déchets radioactifs : l'ambiguïté des mots. In *Revue Générale Nucléaire*, n° 5, octobre-novembre 2004, pp. 61-63.
- GRAS A., 2003. *Fragilité de la puissance. Se libérer de l'emprise technologique*, Paris, Fayard.
- HECHT G., 2004. *Le rayonnement de la France. Énergie nucléaire et identité nationale après la seconde guerre mondiale*, Paris, La Découverte.
- HAZAN E., 2006. *LQR. La propagande du quotidien*, Paris, Raisons d'agir.
- PETRYNA A., 1995. Sarcophagus : Chernobyl in Historical Light. In *Cultural Anthropology*, 10, 2, pp. 196-220.

- SLOTTERDIJK P., 2000. *La mobilisation infinie*, Paris, Christian Bourgois Éditeur.
- STEMMELEN E., 1983. Le nucléaire dans les structures de l'opinion publique. In *Revue Générale Nucléaire*, n° 4, juillet-août 1983, pp. 300-306.
- TIMBAL-DUCLAUX L., 1977. Les huit paradoxes de l'information nucléaire. In *Revue générale Nucléaire*, 4, pp.7-16.
- WINNER L., 1986. Do Artefacts have Politics? In *The Whale and the Reactor: a Search for Limits in an Age of High Technology*, L. Winner, Chicago, University of Chicago Press, pp.19-39.
- ZONABEND F., 1989. *La presqu'île au nucléaire*, Paris, Odile Jacob.